

INTRODUCTION

Le comité éditorial

Jamais les crépuscules ne vaincront les aurores
Étonnons-nous des soirs mais vivons les matins
Méprisons l'immuable comme la pierre ou l'or
Sources qui tariront que je trempe mes mains
En l'onde heureuse¹.

Guillaume Apollinaire.

Faisant suite à une première interrogation sur les enjeux (et les risques) de la dimension thérapeutique et transformative de l'expérience psychanalytique, dans la tension identitaire historique « entre psychothérapie et psychanalyse » (voir *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, 2017, n° 1), ce second numéro de l'année interroge, presque en continuité, (ou disons poursuit la réflexion) sur la double déclinaison des « lieux » de l'analyse et de l'analyste²... Au delà d'un simple catalogue des différents exercices de l'analyste et d'une exposition des divers dispositifs d'aménagement de la cure, l'enjeu interrogatif ouvre surtout ici à tous les espaces où l'analyste exerce et où l'analyse se trouve dès lors comme « exportée », du côté de ce qu'on appelle : la psychanalyse hors la cure ou « hors les murs » (Laplanche, 1987b), considérant toutes les déclinaisons de l'exercice et des « aventures » d'un psychanalyste *sans divan* (Racamier, Diatkine, Lebovici, Paumelle, 1970).

1. Apollinaire G., *Le Guetteur mélancolique suivi de Poèmes retrouvés*, Paris, Gallimard, 1970, p. 33.

2. Ce volume du *Journal de la psychanalyse de l'enfant* ne comprend ni espace forum ni notes de lecture, car la taille importante des articles atteint le quota de caractères que doit totaliser chacun des numéros de notre revue. Le prochain numéro du *JPE* reprendra ces rubriques que nous avons dû supprimer dans celui-ci.

Cette interrogation sur « les lieux de l'analyse ? » et sur « les lieux de l'analyste ? » ouvre, selon nous, une tension potentiellement féconde entre :

- d'une part ce que Paul Claude Racamier énonçait quant à lui avec force et humour :

On craint parfois qu'à s'écarter du divan et même de son bureau, le psychanalyste ne perde son âme. Il n'en est rien et les âmes qui se perdent sont de celles qui n'étaient pas affermies. Quelques années ou décennies d'expérience apprennent au contraire à mesurer ce que l'on peut découvrir et ce que l'on peut accomplir, en psychanalyste (et en demeurant psychanalyste) hors divan, et même hors séance (Racamier, 1990, p. 1170) ;

- de l'autre ce que René Roussillon résumait quant à lui avec autant d'évidence et tout autant d'humour :

La psychanalyse ne se transporte pas nécessairement avec l'homme qui la pratique (Roussillon, 1990, p. 1206).

Cette interrogation, du moins sous cette forme, n'aurait sans doute pas vu le jour du temps de Freud... Elle se pose maintenant, un siècle plus tard, dans un contexte social en mouvement, fragilisé par le spectre permanent de *la crise*, replié sur le concret et le court terme. La psychanalyse, assez malmenée, cherche sa place, et doit préciser sa méthode et ses valeurs. Freud, découvreur, se trouvait de fait être le « lieu géométrique » de la science qu'il élaborait, centre de gravité d'un espace de pensée qui tournait autour de lui. Nous savons à quel point la sacralisation de ses écrits peut, encore aujourd'hui jouer ce rôle, et paralyser une créativité nécessaire, que Freud lui-même pourtant encourageait, en montrant que la démarche technique ne pouvait être qu'évolutive :

J'en viens rapidement aux innovations dans le domaine de la technique où effectivement, la plupart des choses attendent d'être définitivement établies... (Freud, 1993, p. 66).

Tout texte sacré, toute expérience, coraniques, bibliques, analytiques... se voient attribuer un lieu pour exercer son « culte » en rapport avec un écrit fondamental, la clôture de

l'un s'associant à la clôture, voire à l'unicité formelle de l'autre, mosquée, église, synagogue... La psychanalyse sacralisée par l'écrit ferait alors de la *cure type* son sanctuaire, espace idéal, à l'extérieur duquel nulle expérience ne pourrait prétendre à « l'or pur » de son essence originelle. Cette position relève du paradoxe, tant la variabilité, la mouvance du monde inconscient, qu'il soit individuel ou collectif, est soumise aux multiples aléas de l'éducation, de l'environnement et des mutations qui les traversent. L'inconscient, depuis toujours, réside là où l'homme existe, sans lieu attribué, émergeant quand il veut, selon les circonstances. C'est à ce niveau que le *cadre analytique* occupe une place essentielle en tant qu'il associe un espace physique et le monde interne de l'analyste comme lieux d'émergence de la relation transférentielle. Un travail sur les motions inconscientes, grâce aux associations libres devient alors possible. Reste à préciser quel sont les espaces où peut se déployer ce travail psychique. Il est bon, à cet égard, de rappeler que le cadre de la cure type d'une psychanalyse d'adulte névrosé, à savoir la classique situation divan/fauteuil, est né des tâtonnements de Freud à partir de sa pratique de l'hypnose. Il a gardé de la *situation hypnotique* la position allongée du patient sur un divan et celle assise du thérapeute dans un fauteuil. Il s'est expliqué sur les raisons qui lui ont fait reculer son fauteuil derrière le divan, à l'abri des regards de ses patients dont il avouait mal supporter le vis-à-vis pendant de longues heures. Il justifie aussi cet aménagement en soulignant l'importance que le patient ne puisse pas trop facilement détecter sur le visage de son thérapeute les mouvements émotionnels que son discours suscite. Il en est résulté un cadre remarquablement adapté aux adultes névrosés, favorisant les régressions formelle et temporelle, ainsi que la *capacité de rêverie* de l'analyste. Nul doute que l'on doit cet aménagement du cadre à l'intuition géniale du créateur de la psychanalyse. Pour autant, rien n'interdit d'autres aménagements chaque fois que la situation du ou des patients l'exige. Freud, nous l'avons rappelé plus haut, le soulignait lui-même.

W. et M. Baranger (Baranger, 1985) en introduisant l'idée de *champ dynamique*, ont défini un vertex plus

spécifique encore : l'espace de l'analyse, impliquant les deux inconscients de l'analyste et du patient, « contient » des éléments de nature variée, mobilisés par le transfert, qui, du sensoriel au psychique, attendent d'être ressaisis, réintroduits dans la relation, pour y être transformés par la pensée. Cette idée de *champ* a l'avantage de délimiter le lieu d'une tension dynamique ouverte, d'un processus analytique (voire analysant), associant patient et analyste, sans l'enfermer dans un modèle préconçu, susceptible de réactiver l'oscillation, plus idéologique que clinique, entre psychothérapie et psychanalyse. N'oublions pas que l'évocation du « cuivre » associé à la psychothérapie était liée pour Freud à la suggestion directe, ce qui n'entre pas en compte dans l'évolution actuelle du cadre, insaturé et adaptable.

Il est peut-être utile de rappeler ici que lorsque Freud prédit la nécessité où se trouveront les psychanalystes de faire des aménagements du cadre, il parle justement de l'adaptation future de l'analyse à des couches sociales et à des patients qu'il ne rencontrait jamais dans sa pratique privé :

Sans doute ne pourrons-nous souvent aboutir à quelque chose que si, à la manière de l'empereur Joseph, nous pouvons associer l'aide animique au soutien matériel. Nous serons aussi très vraisemblablement obligés, dans l'application de notre thérapie à la masse, d'allier abondamment l'or pur de l'analyse au cuire de la suggestion directe... (Freud, 1996, p. 108).

Freud s'explique clairement sur la distinction qu'il fait entre « suggestion directe » et « suggestion indirecte » dans la préface qu'il a rédigée en 1888 pour le livre de Bernheim sur la suggestion (Houzel, 2005), qu'il avait traduit en allemand. Freud n'a jamais nié la part de *suggestion indirecte* dans la psychanalyse. Le cadre analytique, la règle des associations libres, comportent une forme de suggestion, mais il s'agit d'une suggestion indirecte qui permet d'observer à loisir les aspects spécifiques d'un psychisme individuel ou groupal, et non d'une suggestion directe comme on la trouve encore de nos jours dans les psychothérapies cognitivo-comportementales.

Imposer le modèle « sacralisé » de la cure opère sans doute bien davantage comme suggestion que la recherche d'un cadre adapté à une situation donnée. Le travail avec l'enfant montre clairement qu'un processus de mutation possible s'organise en des lieux adaptés, fruit d'un travail d'alliance nécessaire avec le groupe familial. Il convient donc de créer des espaces autorisant un processus de transformation d'éléments non pensés en éléments pensés, avec la temporalité, la spécificité, la permanence qui s'y attachent, et d'évaluer à la fois leurs possibilités et leurs limites. Si l'inconscient opère là où l'humain vit, pense, souffre, il n'y a pas *a priori* de raisons pour que la méthode psychanalytique, sauf résistance des analystes eux-mêmes, ne puisse trouver une forme d'application dans des espaces individuels ou groupaux variés. Reste alors à qualifier le processus en marche et les facteurs de transformation qu'il induit, soit par une élaboration directe (relation analyste/patient) soit par une élaboration indirecte (travail avec un groupe de professionnels produisant secondairement des effets sur l'enfant ou l'adulte concerné en dehors de sa présence).

Mais la conception binaire du cadre, dans son oscillation entre externe et interne, mérite alors une attention toute particulière, l'analyste doit veiller à ce que tout nouveau dispositif lui garantisse une qualité d'accueil, de contenance et de pensée optimales. L'enjeu véritable d'une telle théorie binaire du cadre, entre « écran » et « matrice » aurait dit André Green (Green, 2002), entre l'enveloppe instituante – le dispositif et ses règles – et le conteneur actif – l'écoute, la position de l'analyste et l'associativité ouverte de l'analysant – conduit inévitablement à relativiser les différents aménagements techniques nécessaires à l'accueil de certaines pathologies assez éloignées de la névrose, à certaines particularités dues à l'âge des patients, ou à certaines conséquences de l'objet approché par le processus analysant (groupes, familles, institutions, etc.), pour prendre la juste mesure de ce que l'analyste emmène avec lui dans le projet même de l'écoute et de l'accompagnement « analysant » d'une matrice et d'un conteneur toujours à réinventer et à relancer dans des réaménagements en nombre illimité des dispositifs et des lieux de

la rencontre... Juste à côté de ces « aménagements » du dispositif analysant, s'ouvre donc la question de « l'inspiration » voire de la « transposition » de l'esprit de la psychanalyse dans le travail de soin par exemple dans l'approche institutionnelle de la psychose (Racamier, 1990 ; Houzel, 1990), et dans la création de certains dispositifs d'accompagnement (par exemple des dispositifs « à médiations »).

La situation analytique est ainsi engendrée par un site, qui est pour certains le site du langage, pour d'autres celui du psychique (compris avec ses racines corporelles et relationnelles), pour d'autres celui de l'intersubjectivité, voire de la narrativité et de la co-pensée, etc. Et au-delà de la clinique psychanalytique de la « cure », la valeur de *la matrice analysante* (position, écoute, processus) dit en acte et en situation l'objet même de l'approche analytique de la psyché, « avec » la juste compréhension de sa qualité psychique spécifique et de ses logiques inconscientes quels que soient les objets étudiés ou les pathologies écoutées, voire les dispositifs de l'écoute. Pierre Fédida le soulignait avec force :

En l'absence de cadre contractuellement convenu et installé, la situation analytique semble se réfugier dans la seule capacité de l'analyste à rester analyste [...] ce serait une erreur de limiter la situation analytique à la pratique dite clinique du seul cadre analytique de la cure (Fédida, 1989 p. 5).

Dès lors la question devient, comme le souligne Paul-Claude Racamier : « [...] comment s'inspirer de l'esprit de la psychanalyse » dans le travail de soin, dans l'analyse des faits de cultures, dans la recherche en psychopathologie, dans l'enseignement et la formation, etc. :

[...] là où la méthode psychanalytique ne saurait s'imposer telle quelle [...] où les copies et les faux semblants, les pastiches et les postiches ne mènent à rien [...] si la psychanalyse n'est ni à copier ni à pasticher c'est qu'elle est à transposer (Racamier, 1990, p. 1171).

Et il s'agit de penser psychanalytiquement ce travail de transposition. Derrière le défilé des signifiants : psychanalyse « appliquée », « exportée », « en extension », « sans divan »

« hors les murs », « exploratrice », s'ouvre ici l'enjeu de la transposition et celles des « lieux » de l'analyse comme de l'analyste...

Car le véritable *lieu de l'analyse*, quels que soient les facteurs externes qui lui servent d'appui, ne peut se dissocier de la disponibilité du monde interne de l'analyste, de sa capacité à tolérer les projections, aussi violentes soient-elles, du souci de ne pas saturer le matériel circulant de présupposés théoriques anticipant sur la pensée et opérant comme défenses. Bien qu'originaires, cette condition initiale ne peut pourtant qu'être relative, comme le « O » de Bion, pôle organisateur et dynamique, horizon à retracer sans cesse, à redéfinir d'une séance à l'autre, loin d'un dogmatisme figé. Sur la toile de fond tissée par l'expérience et l'intégration des éléments théoriques adaptés à chaque inconscient et à chaque pratique, peut alors, dans l'espace défini, se développer le « rêver ensemble » dont nous parle Antonino Ferro (Ferro, 2016).

Cette spécificité fondatrice du *lieu interne de l'analyste*, se nourrit, certes, des textes fondateurs, moteurs de sa capacité de penser et de théoriser. Mais, la créativité demeure une démarche exigeante. Elle impose une rigueur, une méthode, une ouverture, et, surtout, une humilité, quand nous faisons le choix de circuler au plus près de ces lieux de l'inconscient. Car le lieu, en l'occurrence, est aussi la place de l'autre. Il se doit de rester, autant que possible, à la fois disponible, sécurisant, et insaturé.

Nous en arrivons ainsi inéluctablement à l'endroit de notre « offre » thématique, à relancer ou à ré-ouvrir ici *une « théorie des lieux »*, ainsi que Pierre Fédida en avait souligné l'essentialité (Fédida, 1989). Il s'agit selon lui de

[...] reconnaître que la situation psychanalytique n'est pas matérialisable, et que pourtant de fait elle est matérialisée dans ce qu'on peut appeler le lieu des séances (la disposition spatiale de l'analyste et de l'analysant, l'existence d'un horaire régulier, le paiement des honoraires, etc.). Cette matérialisation n'est pas indifférente : elle institue la condition éthique d'un cadre (Fédida, 1989, p. 14).

Mais rappeler que la situation psychanalytique n'est pas « matérialisable », cela « est nécessaire à l'élaboration d'une théorie des lieux » :

La théorie du lieu chez Platon, dans le *Timée*, est aussi une théorie politique et elle est une théorie de l'écriture et de la mémoire. Dans la psychanalyse la théorie des lieux ne peut pas ne pas être aussi cela (Fédida, 1989, p. 14).

La réflexion philosophique rejoint ici une préoccupation fondamentale des analystes confrontés à une variété de lieux analytiques. Qu'est-ce qu'un *lieu* ? Le lieu existe-t-il en lui-même où n'est-il défini que par ce qu'il contient ? Le lieu préexiste-t-il aux objets qui l'occupent ou ne prend-il existence qu'avec l'objet même ? En termes plus concrets cela revient à poser la question de la mise en place d'une *situation analytique*, tantôt comme un *lieu* préexistant au processus qu'il est censé contenir (le cabinet de l'analyste, la réunion d'équipe, la scène du psychodrame, etc.) – tantôt comme l'espace dans lequel le processus se sera déployé – tantôt encore comme une dialectique entre l'apriori de la première définition et la situation de fait de la seconde. Cela rejoint l'oscillation dont il est question plus haut entre *écrin* et *matrice* (Green, 2002), entre *enveloppe instituante* et *conteneur actif*. La réflexion des philosophes vient comme souvent éclairer après-coup la tâche qui incombe à l'analyste dans toute sa complexité.

Platon dans le *Timée* nous dit :

[...] tout ce qui est doit être quelque part, en un lieu déterminé et occuper quelque place et que ce qui n'est ni sur terre, ni quelque part dans le ciel n'est absolument pas (Platon, 1950, p. 472).

Mais sa conception du *lieu* reste statique et non séparable de la matière de l'objet qui l'occupe. Aristote dans la *Physique*, pousse beaucoup plus loin la réflexion en reliant le *lieu* à l'idée de changement, terme qui résonne fort à l'oreille du psychanalyste. Deux processus de changement sont possible, nous dit-il : l'altération de l'objet lui-même (moisis-sure, pourrissement, oxydation, etc.) – le mouvement. Dans sa *théorie des lieux* il fait un lien étroit entre ce processus de

changement lié au mouvement ou plus exactement à ce qu'il appelle le « remplacement » (ἀντιμετάστασις) et le *lieu* :

Que donc le lieu existe, on le connaît clairement, semble-t-il, au remplacement : là où maintenant il y a de l'eau, là même, quand elle en part comme d'un vase, voici de l'air qui s'y trouve et, à tel moment, une autre espèce de corps occupe le même lieu : c'est que, semble-t-il, il est une chose autre que celles qui y surviennent et s'y remplacent, car là où il y a maintenant de l'air, là il y avait tout à l'heure de l'eau ; par suite, il est clair que le lieu (que l'étendue) est quelque chose d'autre que les deux corps qui y entrent et en sortent en se remplaçant (Aristote, 1996, p. 123).

Le Stagirite nous entraîne alors dans un raisonnement profond et subtile qui nous éloigne à la fois d'une conception trop figée du *lieu* et d'une illusion trop abstraite :

Il semble que ce soit une grande et difficile question de comprendre le lieu, parce qu'il donne l'illusion d'être la matière et la forme, et parce que le déplacement du corps transporté se produit à l'intérieur d'une enveloppe qui reste en repos ; le lieu paraît en effet pouvoir être une autre chose, intermédiaire, indépendante des grandeurs en mouvement. À cela contribue l'apparence que l'air est incorporel ; le lieu paraît être, en effet, non seulement les limites du vase mais ce qui est entre ces limites, considérées comme vides (Aristote, 1996, p. 133).

Mais, pour lui, il n'y a pas de vide absolu. Aussi définit-il le *lieu* comme un invariant des changements par déplacement ou remplacement :

Par suite la limite immobile immédiate de l'enveloppe, tel est le lieu (Aristote, 1996, p. 133).

Les *lieux de l'analyse* seraient-ils les limites immédiates de ce qui enveloppe le processus de transformation (de remplacement) par la pensée que nous appelons *perlaboration* ?

Mots clés : Aristote, cadre psychanalytique, processus psychanalytique, psychothérapie à médiation, situation psychanalytique, théorie des lieux.

Keywords: Aristotle, mediate therapy, psychoanalytic frame, psychoanalytic setting, theory of place.

BIBLIOGRAPHIE

- Aristote, *Physique I-IV*, Paris, Les Belles Lettres, 1996.
- Aristote, *Organon, tome V : Les Topiques*, Paris, Vrin, 1997.
- Baranger M. et W., La situation analytique comme champ dynamique, trad. fr., *Revue française de psychanalyse*, 1985 [1969], vol. XLIX, n° 6, pp. 1543-1571.
- Ferro A., Rêve et transformations oniriques, *Le Coq-Héron*, 2016, n° 225, pp. 110-126.
- Fédida P., Théorie des Lieux, *Psychanalyse à l'université*, 1989, t. XIV, n° 53, pp. 3-15.
- Freud S., Avant-propos du traducteur à H. Bernheim : De la suggestion et de ses applications à la thérapeutique, *OCF-P*, vol. I, Paris, Puf, 2015 [1888], pp. 119-133.
- Freud S., Les chances d'avenir de la thérapie psychanalytique, *OCF-P*, vol. X, Puf, 1993 [1910], pp. 61-73.
- Freud S., Les voies de la thérapie psychanalytique, *OCF-P*, vol. XV, Paris, Puf, 1996 [1919], pp. 97-108.
- Green A., *Idées directrices pour une psychanalyse contemporaine*, Paris, Puf, 2002.
- Houzel D., Le psychanalyste dans l'institution, *Revue française de psychanalyse*, 1990, vol. LIV, n° 5, pp. 1293-1302.
- Houzel D., L'or pur et le cuivre. Réflexion sur les psychothérapies psychanalytiques, *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, 2005, n° 36, pp. 25-41.
- Laplanche J., *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, Paris, Puf, 1987a.
- Laplanche J., La psychanalyse en extension, *Problématiques V Le Baquet - transcendance du transfert*, Paris, Puf, 1987b, pp. 11-12.
- Platon, Timée, *Œuvres complètes*, t. II, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1950.
- Roussillon R., Transférer la psychanalyse, *Revue française de psychanalyse*, 1990, vol. LIV, n° 5, pp. 1205-1219.
- Roussillon R., *Situations limites de la psychanalyse*, Paris, Puf, 1991.
- Racamier P.C., Lebovici S., Diatkine R., Paumelle Ph. et al., *Le Psychanalyste sans divan*, Paris, Payot, 1970.
- Racamier P.C., En psychanalyste et sans séances, *Revue française de psychanalyse*, 1990, vol. LIV, n° 5, pp. 1165-1183.